

Tina Mouneimné

Crainte, jalousie, indignation, espoir... : ou le chemin vers la reconnaissance des écrivains immigrants au Québec

Romanica Silesiana 7, 199-207

2012

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

TINA MOUNEIMNÉ

Université de Varsovie

Crainte, jalousie, indignation, espoir... ou le chemin vers la reconnaissance des écrivains immigrants au Québec

ABSTRACT: This article aims at browsing the reasons why French-speaking authors of ethnic origin had to “fight” for their place in the Quebec literary pantheon and how they have succeeded in doing it. The battle for the recognition of the immigrant writer has proceeded in parallel to the battle fought in the name of recognition of the immigrant himself in the society. It was, in fact, due not only to the outstanding quality of some of these francophone authors’ works, but also to the socio-political circumstances related to the changes occurring in Quebec since the 1960’s. However, as it has been underlined through the “Affaire LaRue”, the only criteria of recognition of anyone’s text should be the quality of their work, otherwise, we fall into other, endless discourses concerning identity, immigration policies, etc. that take us away from literature.

KEY WORDS: Literature, Quebec, immigrant, LaRue, recognition.

Exactement quinze ans après l’«Affaire LaRue» qui a polarisé le milieu littéraire québécois sur l’appartenance des écrivains immigrants à la littérature nationale, Ryad Assani-Razaki, un informaticien béninois de 31 ans habitant Toronto, remporte le prestigieux prix Robert-Cliché.

De quelle manière son roman, *La Main d’Iman*, s’inscrit-il dans le paysage littéraire québécois?

Aucune, serait-on tenté de dire de prime abord. Portant sur l’inimaginable dureté des conditions de vie des enfants abandonnés dans les bidonvilles africains au lendemain de la décolonisation, ce roman choque.

Mais, entre les lignes, il touche à des procédés (hétérophonie, intertextualité) et à des sujets non-étrangers aux Québécois, comme le rapport dominant / dominé ou l’immigration. Cette dernière est même présentée graphiquement dans le

texte : tous les chapitres commencent par la lettre « i » — le « i » d'immigration¹ et le « i » d'Iman — prénom du protagoniste qui, en arabe, signifie « foi ».

De la foi, il fallait en avoir, car la route vers la reconnaissance institutionnelle des écrivains immigrants francophones au sein de la littérature québécoise était longue. Il y a encore quinze, vingt ans, on se battait au Québec sur tous les fronts : pour la préservation du français, pour une littérature nationale, pour la québécoïté, pour l'indépendance. On se battait aussi « contre » : contre la domination anglophone, contre le pouvoir fédéraliste... Mais subrepticement, entre les francophones et les anglophones, entre les souverainistes et fédéralistes, une troisième entité, jusque-là demeurée absente du discours public et représentant 10% de la population, monte en puissance : les immigrants. Surtout lorsqu'on décide pour eux dans quelle langue ils doivent envoyer leurs enfants à l'école (batailles linguistiques des années 1970) ou lorsqu'on les pointe du doigt comme le fait le Premier Ministre le lendemain de l'échec référendaire « on a été battus [...] par l'argent puis des votes ethniques, essentiellement »... Parmi ces immigrants indignés qui vont prendre la parole et s'engager dans les débats d'actualité, des écrivains. Avant de passer aux « affaires littéraires » — bien que, dans ce cas, il soit extrêmement difficile de séparer la littérature, la sociologie, la culture et la politique (d'immigration) — citons deux cas d'investissement personnel, où l'écrivain dépasse de loin le champ strict de la création artistique.

Marco Micone a été l'un des plus actifs. Victime de ghettoïsation à l'école anglophone, c'est en tant qu'immigrant et éducateur qu'il s'exprime lorsqu'il propose l'amélioration de conditions d'épanouissement de l'individu tant dans le milieu scolaire que dans une société pluriculturelle. S'exprimant sur des questions touchant à l'histoire de l'immigration, à la société québécoise, à la marginalisation de groupes minoritaires et à leur intégration dans le milieu d'accueil, il s'en prend à l'« idéologie assimilationniste » des gouvernements successifs. Il dénonce la « convergence culturelle » québécoise et ses conséquences chez les jeunes et chez les adultes. Selon Micone, c'est seulement dans les années 1980, grâce à la « Loi 101 », lorsque le projet d'indépendance aura échoué et que le secteur scolaire francophone aura vu grossir en son sein le nombre d'allophones, que l'interculturalisme, au sens d'échange concret entre les cultures et de transformation de chacune d'elles, sera réellement adopté (MICONE, M., 1990 : 62). Intégrer les enfants d'immigrés devient alors une nécessité urgente, un défi que l'école anglaise n'a pas réussi à relever.

Pour cela, Micone revendique un français fort et universel, mais s'oppose à un français comme vecteur d'une idéologie nationale qui approfondirait davantage le partage de la société québécoise en francophones et non francophones. Le fait qu'il préfère le français à l'anglais le rapproche des Québécois et, c'est sur

¹ Mot que l'on obtient en plus à la lecture verticale de la dernière lettre de chacun des titres de chapitres.

cette solidarité qu'il s'appuie pour prôner le dépassement des différences entre les « nouveaux » et les « anciens » citoyens. Micone est pour un français inclusif, respectueux des autres langues et manières de penser. Écrire en français devient alors un véritable choix politique. Ce choix est porté à son paroxysme par le manifeste *Speak what* écrit comme pastiche du poème de Michèle Lalonde, *Speak white* (ce dernier se référant à une expression méprisante utilisée contre les dominés pour les faire parler anglais, la langue dominante du Blanc en Amérique du Nord). Célèbre pour ses écrits patriotiques engagés dans les questions linguistique et nationale, Lalonde se réappropriait, sur un mode violent, l'identité québécoise minoritaire face à l'identité hégémonique anglophone. *Speak what* en propose une réécriture, qui par la réappropriation de ce texte québécois célèbre, veut marquer sa légitimité, tant dans le débat linguistique autour la « Loi 101 » que dans la production littéraire québécoise. Pour Micone, le mot d'ordre de Lalonde, qu'on pourrait selon lui résumer à « change de langue et tu feras partie des miens » est inacceptable et « appartient à un passé révolu où on n'hésitait pas à répondre à l'exclusion par l'exclusion, à l'assimilation par l'assimilation » (MICONE, M., 2003 : 424). Dans *Speak what*, dont le titre se laisse traduire par « quelle langue parlez-vous ? » ou « de quoi parlez-vous ? », Micone met en avant la dépossession subie par les immigrants sur les plans linguistique (« Nous y parlons / la langue du silence / et de l'impuissance ») et identitaire (« Nos parents ne comprennent déjà plus nos enfants »). Dans un second temps, son manifeste attire l'attention sur le fait que la majorité francophone au Québec fait subir aux immigrés le même sort qu'elle avait elle-même subi de la part des anglophones majoritaires au Canada (« You sound like them more and more »). Finalement, un défi est lancé à tous les citoyens du Québec afin d'initier un véritable dialogue interculturel.

Une autre grande figure intellectuelle de l'époque fut Fulvio Caccia dont la réflexion sur les conditions nécessaires à l'insertion des intellectuels d'origine étrangère dans le champ culturel québécois s'étend sur un contexte plus large, celui des bouleversements de la fin du XX^e siècle : transformations socioculturelles issues de la décolonisation, crise des cultures nationales, éclatement des idéologies des années 1960, changement du rapport au territoire et, par conséquent, à l'ethnicité. Dans son anthologie où il soumet une quinzaine de créateurs italo-québécois à une interview, il fait ressortir, malgré les parcours divergents, des similitudes : une prise de distance face à l'Italie et des prises de positions individuelles anticonformistes. Il n'en reste pas moins que ce groupe de créateurs au lieu d'être — comme jusqu'à présent — interprété, interprète, et, comme le formule l'auteur, d'« objet », il devient « sujet agissant » (CACCIA, F., 1985 : 10).

Afin de saisir l'ampleur de la transformation à laquelle est soumise la deuxième génération d'immigrés, Caccia introduit au Québec une nouvelle clé d'interprétation : la *transculture*. Forcée en 1940 par Fernando Ortiz pour décrire la complexité ethnique de Cuba, la transculture désigne le résultat de

la confrontation interactive entre différentes cultures qui s'en trouvent, en fin de compte, toutes altérées (LAMORE, J., 1992 : 43—48). Entre la politique du multiculturalisme et la convergence culturelle québécoise, Caccia propose une troisième voie, celle du métissage, dont la stratégie ultime est d'accéder à l'universel, autrement dit à la pleine citoyenneté, par le double biais de l'éducation et de la culture. Le débat sur la transculture aura l'occasion de s'épanouir sur les pages de *Vice versa*, revue avant-gardiste et quadrilingue, fondée par Caccia lui-même, Lamberto Tassinari et trois autres collaborateurs. De 1984 à 1996, *Vice versa* rend compte de l'actualité transculturelle et devient un important lieu de débats sur les questions de l'identité, de la langue, du territoire, de la nation et de la culture. Si l'Italie constitue son cadre originel de réflexion, la revue vise l'ensemble de la société et tend la main aux Québécois «de souche» et aux autres minorités culturelles en présence. Sa double priorité fut de comprendre ce qui se passait à l'époque entre allophones et s'ouvrir aux autres. Jugée par certains comme trop intellectuelle et hermétique, *Vice versa* a cependant été le plus grand foyer de la réflexion transculturelle au Québec des années 1980. Son mérite a été non seulement de faire circuler le concept de transculture dans le champ discursif, mais aussi d'avoir cherché à «l'expliquer, à le rendre opératoire, bref à l'acclimater au contexte québécois» (L'HERAULT, P., 2003 : 184).

Deux événements médiatiques d'envergure, deux polémiques qui dérangent, ont marqué le paysage littéraire québécois du milieu des années 1990. L'essai de Neil Bissoondath *Le Marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme* demeure la référence la plus importante quant à la critique de la politique du multiculturalisme faite par un écrivain immigrant. L'ouvrage polémique, où analyse les désavantages et les effets pervers de la politique officielle du Canada en matière du multiculturalisme est faite, a valu à son auteur d'être accusé de «vendu», «nègre de service» ou encore «'noix de coco' : brun à l'extérieur et blanc à l'intérieur» (BISSOONDATH, N. in: GIGUÈRE, S., 2001 : 133)², tant de la part des adversaires que de celle des adhérents du multiculturalisme. Une multitude de sujets relatifs à l'Autre est abordée : citoyenneté, double allégeance, ségrégation raciale, exotisme, colonialisme, migrations, systèmes judiciaires, et même à l'excision des jeunes filles. Puisant dans des expériences des quatre coins du monde, Bissoondath est à la recherche de la meilleure solution pour le Canada qu'il entrevoit volontiers comme société unifiant les liens sociaux, mais dans le respect de la diversité culturelle. Son principal reproche à la politique du multiculturalisme est de se complaire dans les stéréotypes sous le couvert de bien-

² Par ailleurs, Bissoondath s'efforce de combattre la «bêtise» de certains commentateurs : «Quand j'ai écrit sur le fascisme espagnol, j'étais un communiste, quand j'ai écrit sur la misère sociale, j'étais un social-démocrate. Quand je me suis intéressé à la situation des femmes, je suis devenu féministe. Les stéréotypes et les insultes ne font jamais avancer le débat, ils obscurcissent la vraie complexité de la question. En fait, ces critiques n'ont rien à voir avec la littérature» (BISSOONDATH, N., 2001 : 133).

veillance et de respect de la différence, au détriment d'une véritable connaissance et l'acceptation de l'Autre :

Le multiculturalisme, avec tous ses festivals et ses célébrations, n'a rien fait — et ne peut rien faire — pour nous aider à construire une idée réaliste et lucide de nos voisins. Reposant sur des stéréotypes garantissant que les groupes ethniques vont préserver leur caractère distinct dans une forme douce et insidieuse d'apartheid, le multiculturalisme n'a pas réussi à faire plus qu'à engager un pays déjà divisé sur le chemin d'une plus grande division sociale.

BISSOONDATH, N., 1995 : 102

Bissoondath se révolte surtout contre la réduction des cultures à une dimension homogène — l'un des effets les plus nuisibles du multiculturalisme — qui mène à leur figement. Lui-même conçoit son travail à l'extrême opposée : en tant que créateur, il cherche à comprendre les tensions, voire à démythifier les disparités entre les rapports sociaux. Une partie de son étude est consacrée aux difficultés auxquelles sont confrontés les écrivains issus des minorités. Critiquant la « rectitude politique », la « discrimination positive » ou encore l'« impérialisme culturel », slogans à succès dans les années 1980 en Amérique du Nord, il plaide en faveur de la liberté de création et de l'appropriation culturelle :

Bientôt appaurent d'autres exigences : les Blancs ne devaient pas écrire sur les Noirs, les hommes ne devaient pas écrire sur les femmes, les non-autochtones sur les autochtones, etc. Le raisonnement reposait sur l'idée que, si on n'a pas vécu certaines expériences, on n'a pas le droit d'en parler. L'écrivain qui ose explorer un territoire qui n'est pas le sien commet un vol ; il s'expose à se faire accuser de raciste, de sexiste et d'impérialiste.

BISSOONDATH, N., 1995 : 178

Vanter l'origine exotique de l'auteur ou profiter des aléas de la conjoncture sociopolitique pour se rendre plus visible et reconnaître une œuvre par sa qualité inhérente et n'est pas exactement la même chose. L'« Affaire LaRue » (du nom de l'écrivaine québécoise Monique LaRue), éclate dans un contexte similaire. Il s'agit de la publication de *L'arpenteur et le navigateur*, une plaquette dans laquelle elle imagine un dialogue avec un collègue, jaloux du succès d'une génération récente d'écrivains immigrants. En effet, qui ne connaît pas *La Québécoise* de Régine Robin ? C'est l'ouvrage le plus étudié dans les universités dans les années 1990, vu qu'il a habilement absorbé et textualisé le discours social. *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* de Dany Laferrière est un succès immédiat des librairies alors que *Le Pavillon des miroirs* de Sergio Kokis reçoit d'emblée quatre prix littéraires : le Prix de l'Académie des lettres du Québec, le Grand Prix du livre de Montréal, le Prix Québec-Paris ainsi que le Prix Desjardins du Salon du livre de Québec... De surcroît, les œuvres de ces écrivains

auraient, selon lui, l'honneur de représenter la littérature québécoise à l'étranger alors qu'elles « ne s'inscrivent d'aucune manière dans son histoire, dans la logique de son développement, qui ne poursuivent pas sa recherche d'identité, ne reprennent pas son réseau de références, sa dynamique intertextuelle, son imaginaire » (LARUE, M., 1996 : 7—8). Devant tels propos, LaRue admet que « si cette conversation a continué à [la] hanter, c'est cependant parce que [elle] étai[t] incapable de nier que ce que cet écrivain disait restait, en un certain sens, exact » (1996 : 10). LaRue emploie la métaphore de l'arpenteur et du navigateur pour désigner l'écrivain québécois et l'écrivain immigrant. Alors que le premier vient du siècle dernier et figure la sédentarité (un homme de la terre), le second, interpellé par l'ailleurs et le nomadisme, devance son temps. Elle en arrive à la conclusion que l'arpenteur ne peut se passer du navigateur et vice-versa, que les deux sont constitutifs de l'identité québécoise.

L'arpenteur et le navigateur a divisé le milieu littéraire québécois en deux camps opposés : l'un, constitué d'universitaires, d'écrivains et de journalistes québécois « de souche » (dont Pierre Nepveu, Claude Jasmin, Claude Lévesque et Lise Bissonnette qui ont soutenu Monique LaRue), et l'autre, formé autour de Ghila Sroka et composé de « Néo-Québécois ». Le différend a donné l'occasion à des attaques personnelles qui n'avaient que peu de rapport avec le fond de la pensée Monique LaRue ou la littérature en général. Toutes les deux ont désavoué ces réactions, la première au nom du droit de l'écrivain à faire part de ses doutes, la seconde en attirant l'attention sur la xénophobie dans le milieu littéraire québécois comme fond du problème.

Certes, LaRue a voulu amorcer une réflexion nécessaire sur ce qu'est devenue la littérature nationale après l'arrivée sur la scène littéraire d'un nombre important d'écrivains étrangers³ qui ont contribué à la redéfinir. Le plus gros reproche qu'on lui a fait est d'avoir caché sa pensée derrière celle d'un personnage imaginaire. Bref, son essai peut être aujourd'hui considéré comme tentative d'ouverture d'un dialogue jusque-là latent où les questions sont aussi importantes que les réponses. Enfin, si l'« Affaire LaRue » a connu un tel retentissement, c'est parce qu'elle tombe à point nommé : la traduction du *Marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme* de Bissoondath vient de paraître, Sergio Kokis reçoit quatre grands prix pour son premier roman, d'autres écrivains immigrants se retrouvent en lice pour des prix importants (Ying Chen avec *L'Ingratitude*), *Vice versa* — coupée de ses subventions provinciales — disparaît, le second référendum a lieu. En récapitulant les interventions des deux côtés, Marc Angenot estime que « le débat soulevé par la conférence de LaRue est un faux débat car il passe à côté de la seule question essentielle en littérature : la qualité esthétique des textes » (M. Angenot, in : GARAND, D., 2004 : 404). Quoiqu'il en soit,

³ Selon Daniel Chartier, ils constitueraient un cinquième de tous les écrivains au Québec (CHARTIER, D., 2003 : 7).

l'« affaire » a illustré, sur le terrain de la littérature, la rencontre d'une certaine attitude de repli protectionniste et des idées privilégiant la transculture comme phénomène inhérent à la dynamique socioculturelle contemporaine.

Cette rencontre, ainsi que l'impact de la création des écrivains immigrants, ont été pris en compte par plusieurs chercheurs québécois, contribuant de cette manière à leur ultime consécration institutionnelle au champ littéraire québécois. Dans son étude sur la situation littéraire et culturelle au Québec des années 1980, Pierre Nepveu perçoit la littérature québécoise comme « contemporaine » et non plus « nationale ». Robert Dion le seconde en avançant que, tout en demeurant québécoise et consciente de sa « québécité », la littérature se dégage progressivement de sa mission nationale après 1980 (DION, R., 1997 : 189). Gilles Dupuis associe l'échec du premier référendum ainsi que son corollaire, l'« essoufflement du discours nationaliste », à l'essor des écritures migrantes (DUPUIS, G., 2004 : 40). Enfin, les auteurs de la plus récente *Histoire de la littérature québécoise* soutiennent que l'« écriture migrante » s'est imposée en tant qu'exemple « de littérature 'post-nationale' », qui apparaît implicitement « comme une sortie, un dépassement de la littérature nationale considérée comme nationaliste » (BIRON, M. et al., 2007 : 561). La littérature immigrante s'est affirmée par opposition à la littérature de souche, pour finalement être intégrée par elle et l'enrichir.

Le court essai de Monique LaRue a soulevé des questions importantes et délicates car elles touchent au sentiment identitaire, fragilisé et menacé depuis des centaines par la présence l'autre. C'est sa crainte qui a freiné pendant très longtemps la reconnaissance des immigrants comme citoyens de plein droit et les écrivains immigrants comme écrivains de plein droit. La question de leur insertion dans le corpus national de lettres ne se pose plus en termes de « conflits » et encore moins de « rivalité » au sein d'une même génération d'écrivains ; et, d'écrivains « immigrants », « migrants », « transculturels », « néo-québécois » ou autre, ils sont devenus, tout simplement, des écrivains québécois. Il semblerait qu'aujourd'hui la catégorie binaire « nous » et les « autres » a été abolie, du moins dans le discours officiel. En prenant les derniers exemples en date — Assani-Razaki, mais aussi Joël Des Rosiers, lauréat du prix Athanase-David 2011 pour l'ensemble de son œuvre — nous pouvons conclure qu'on a assisté au Québec à une « dédramatisation » de la menace identitaire. La rencontre avec l'autre serait passée d'un stade ethnocentriste — ou, son contraire, exotiste — à un stade relativiste et universaliste, donc plus adulte et mûr où l'autre ne constitue plus une menace. L'identité québécoise est déjà elle-même suffisamment formée et confiante pour savoir bénéficier de sa présence et non en avoir peur. Grâce à cela, le défi culturel formulé par Robert Berrouët-Oriol au sujet de « la capacité du champ littéraire québécois d'accueillir l'autre voix » (BERROUËT-ORIOU, R., 1987 : 20) a pu être, avec le temps, bel et bien relevé.

Bibliographie

- ASSANI-RAZAKI, Ryad, 2011 : *La Main d'Iman*. Montréal, L'Hexagone.
- BERROUËT-ORIOU, Robert, 1986/1987 : « L'effet d'exil ». *Vice versa*, n°17.
- BIRON, Michel, DUMONT, François, NARDOUT-LAFARGE, Élisabeth, éd.s, 2007 : *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal, Boréal.
- BISSOONDATH, Neil, 1995 : *Le Marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme*. Montréal, Boréal et Liber.
- CACCIA, Fulvio, 1985 : *Sous le signe du Phénix. Entretiens avec quinze créateurs italo-québécois*. Montréal, Guernica.
- CHARTIER, Daniel, 2003 : *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec 1800—1999*. Québec, Nota bene.
- CHEN, Ying, 1995 : *L'ingratitude*. Montréal et Arles, Leméac et Actes Sud.
- DION, Robert, 1997 : *Le Moment critique de la fiction. Les interprétations de la littérature que proposent les fictions québécoises contemporaines*. Québec, Nuit blanche.
- DUPUIS, Gilles, 2004 : « Le commis voyageur — L'émergence des écritures transmigrantes au Québec ». In : ERTLER, Klaus-Dieter, LÖSCHNIGG, Martin, éd.s : *Le Canada sous le signe de la migration et du transculturalisme*. Frankfurt am Main, Peter Lang.
- GARAND, Dominique, 2004 : *Accès d'origine ou pourquoi je lis encore Groulx, Basile, Ferron...* Montréal, Hurtubise HMH.
- GIGUÈRE, Suzanne, 2001 : *Passeurs culturels. Une littérature en mutation*. Sainte-Foy, Les Éditions de l'Institut Québécois de Recherche sur la Culture.
- L'HÉRAULT, Pierre, 2003 : « L'intervention italo-québécoise dans la reconfiguration de l'espace identitaire québécois ». In : FRATTA, Carla, NARDOUT-LAFARGE, Élisabeth, éd.s : *Italies imaginaires du Québec*. Montréal, Fides.
- KOKIS, Sergio, 1994 : *Le Pavillon des miroirs*. Montréal, XYZ.
- LAFERRIÈRE, Dany, 1985 : *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*. Montréal, VLB éditeur.
- LALONDE, Michèle, 1974 : *Speak white*. Ottawa, Hexagone.
- LAMORE, Jean, 1992 : « Transculturation : naissance d'un mot ». In : LACROIX, Jean-Michel, CACCIA, Fulvio, éd.s : *Métamorphoses d'une utopie. Le pluriculturalisme ethno-culturel en Amérique : un modèle pour l'Europe ?* Montréal et Paris, Triptyque et Presses de la Sorbonne nouvelle.
- LARUE, Monique, 1996 : *L'arpenteur et le navigateur*. Montréal, Fides et CETUQ.
- MICONE, Marco, 1989 : « Speak what ». *Jeu*, n° 50.
- MICONE, Marco, 1990 : « De l'assimilation à la culture immigrée ». *Possibles*, Vol. 14, n° 3.
- MICONE, Marco, 2003 : « Apprivoiser Babel ». In : PLOURDE, Michel, éd. : *Le français au Québec : 400 ans d'histoire et de vie*. Montréal, Fides.
- NEPVEU, Pierre, 1988 : *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. Montréal, Boréal.
- ROBIN, Régine, 1983 : *La Québécoite*. Montréal, Québec/Amérique.
- VAIS, Michel et WICKHAM, Philippe, 1994 : « Le brassage des cultures », (table ronde). *Jeu*, n° 72.

Note bio-bibliographique

Tina Mouneimné est docteur ès lettres diplômée de l'Université de Varsovie. Intéressée, depuis le début de sa recherche, par les identités littéraires plurielles dans la littérature francophone, elle est l'auteure de plusieurs articles sur les écritures migrantes dont le plus récent paru en 2011 et intitulé « La migrance à l'œuvre chez les romanciers d'origine haïtienne au Québec » (in : Michael BROPHY et Mary GALLAGHER, eds : *La Migrance à l'œuvre. Repérages esthétiques, étiques et politiques*. Bern, Peter Lang).